1ère Lecture : Amos 7,12-15

I. Contexte

Prophète judéen du 8e siècle, Amos vécut sous le règne d'Ozias du royaume du sud ou de Juda, et sous le règne de Jéroboam II du royaume du nord ou d'Israël qui, humainement parlant, fut glorieux et prospère. Tout son livre annonce spécialement la destruction du royaume d'Israël, mais aussi de tout le peuple de Dieu en vue d'un renouvellement par un « Petit Reste ». Notre texte fait suite à trois visions eschatologiques :

a) 1ère vision : les sauterelles ravageant les récoltes. Le prophète supplie Dieu d'épargner Israël, et Dieu l'exauce (7,1-3).
b) 2e vision : le feu dévorant Jacob. Le prophète intercède, et Dieu renonce au châtiment (7,4-6).
c) 32 vision : le fil à plomb jaugeant un mur qui penche. Il symbolise la parole prophétique qui conteste et juge l'absence de droiture de la maison de Jéroboam II. Comme le prophète sait qu'Israël rejettera cette prophétie, il annonce que Dieu ne pardonnera pas, mais ruinera Israël (7,7-9). De fait – et c'est l'objet de notre texte – le royaume du nord rejette le prophétisme (v. 10-17).

Le lectionnaire omet les v. 10-11 où il est dit qu'Amos a été dénoncé auprès de Jéroboam par Amasias, prêtre de Béthel, parce qu'il a annoncé la mort du roi et l'exil d'Israël. Il omet aussi les v. 16-17 où il est dit qu'Amos annonce la mort du prêtre Amasias et de sa famille, et confirme l'exil d'Israël. Il n'a donc retenu que le rejet du prophétisme par Israël impénitent.

II. Texte

1) Le mépris à l'égard des prophètes (v. 12-13)

– v. 12 : « Amasias » : c'est un prêtre du royaume du nord dont on ne connaît pas l'ascendance, et pour cause : il a été choisi par son roi pour être prêtre. Il est du sacerdoce établi par le premier des rois du nord, Jéroboam, qui avait fondé deux sanctuaires, l'un à Béthel, l'autre à Dan, pour empêcher les fils d'Israël de son royaume d'aller adorer Dieu au temple de Jérusalem (1 R 12,26-33). Il s'agit donc d'un faux sacerdoce, dépendant totalement du roi qui pouvait limoger ses prêtres. Aussi Amasias exécute-t-il l'ordre de son roi de chasser Amos.

« Avec tes visions », mais c'est litt. « Visionnaire », un des trois termes désignant les prophètes. Amasias l'appelle ainsi, parce que, lors de la 3ème vision, il l'a entendu prophétiser contre le royaume de Jéroboam. S'étant sans doute renseigné sur Amos ou simplement, parce qu'il l'a entendu prophétiser, il a acquis la certitude qu'Amos est du royaume de Juda, et il a raison car Amos est de la ville de Teqoa (Am 1,1). Reportons-nous encore au prophétisme. Si le royaume du nord avait accepté d'avoir des prophètes, ceux-ci auraient été au service du roi, soumis à ses ordres. Mais dans le royaume du sud, le prophétisme, pas plus que le sacerdoce, n'est aux ordres du roi. Songeons au roi Ozias qui, voulant s'emparer du culte du temple, fut rendu lépreux par la condamnation proférée par le sacerdoce ; ou encore à Jérémie qui affirma toujours sa seule dépendance de Dieu devant les rois de Juda. Amos est donc violemment rejeté.

« Gagne ta vie », litt. « Mange ton pain ». Ceci indique le mode de vie des prophètes en Juda. Outre plusieurs aspects du prophétisme que nous avons déjà vus, ajoutons qu'il y a trois modes de prophétisme :

a) Le premier concerne les prophètes directement choisis par le Seigneur : ils vivaient habituellement seuls et ne dépendaient de personne.

b) Le deuxième concerne les disciples d'un prophète, appelés « fils des prophètes » : ils voulaient mieux connaître et vivre la parole divine sous sa conduite, séjournaient en groupe avec lui, et recevaient comme lui la nourriture apportée par les habitants, car ils vivaient dans la pauvreté, même matérielle.

c) Le troisième concerne le peuple messianique, comme Moïse l'avait souhaité (Nb 11,29) et Joël, annoncé (Jl 3,1-2). Pierre dira que cette prophétie de Joël s'est accomplie dans le groupe des Apôtres et des disciples qui ont reçu le Saint-Esprit à la Pentecôte, car par le baptême dans l'Esprit, les croyants sont des prophètes aussi bien que des prêtres et des rois.

Ce troisième genre de prophètes transforme et plénifie les deux autres en ce sens que l'Église le reçoit du véritable Prophète, Jésus Christ, et les chrétiens sont des prophètes en tant qu'ils se nourrissent de la parole du Verbe incarné et la proclament par leur vie. Mais, comme il y eut, dans l'Église primitive, des prophètes attitrés, choisis par l'Esprit du Christ et relevant d'un charisme (1 Cor 12,28-30), tels les Apôtres, Barnabé, Agabus, il y a aujourd'hui encore des prophètes attitrés, en premier lieu les Évêques, successeurs des Apôtres. Tous ceux-là doivent être à l'école du Christ et ont à le prêcher, sous peine d'être de faux prophètes comme il y en eut beaucoup en Israël, puis dans l'Église des Apôtres et tout au long de l'histoire de l'Église.

– v. 13 : « Mais ici, à Béthel, cesse de prophétiser » : Ceci montre qu'il y eut quand même des prophètes dans le royaume du nord, bien que le roi et ses conseillers n'en voulussent pas. De fait, Élie fut prophète dans les deux royaumes, et Élisée resta le prophète du royaume du nord ; il ne faudrait pas oublier que pour Dieu les deux royaumes, malgré leur hostilité, sont son peuple. Jéroboam, comme ses prédécesseurs, pour résoudre cette inévitable présence de prophètes dans son royaume, employait la tactique qu'il prenait envers le sacerdoce : les obliger à dire ce que lui voulait. Mais les vrais prophètes ne respectaient pas les ordres du roi, ils arrivaient même à contraindre le roi à écouter les paroles divines qui lui étaient adressées par eux (2 R 1 ; 2 Ch 18). Le roi ne faisait rien, et continuait à vouloir pour les prophètes ce qu'Amasias dit ici à Amos du sacerdoce : « Car c'est un sanctuaire royal, un temple du royaume ». Ceci exprime bien les faux prophètes et les faux prêtres du royaume du nord, et leur confusion dans leur asservissement à la royauté :

a) Leur subordination à la royauté : Jéroboam a la mainmise sur le prophétisme chez lui, comme il l'a sur le sacerdoce. Sa royauté charnelle impose aux prophètes de dire, comme parole de Dieu, ce que veut le roi. Ce fut aussi le danger et même le cas en Juda, mais là, les vrais prophètes, qui dirigeaient la politique des rois, surent sauvegarder la Parole de Dieu. Dans l'histoire de l'Église également, il y eut des affrontements plus ou moins violents entre l'Église et l'État (royauté ou gouvernement), l'État voulant se servir d'elle pour favoriser sa politique, l'Église s'efforçant constamment de se dégager de lui. L'État, en effet, se prend volontiers pour Dieu d'une part (p. ex. : l'Empire romain subsistant jusqu'au 6e siècle de notre ère, qui est la période des persécutions), et d'autre part l'Église a une propension (comme toutes les religions dans leur domaine) à faire des concessions ou des compromissions pour que l'État se soumette à elle qui veut le christianiser.

b) Leur confusion avec la royauté : Dans le royaume du nord, chaque faux prêtre et chaque faux prophète n'étaient que des fonctionnaires de l'administration du roi, si bien que chacun d'eux agissait selon la volonté du roi. Cette même confusion des rôles avait eu lieu aussi en Juda, mais d'une façon assez différente à cause de l'intervention des vrais prophètes. Comme exemple, il y a celui de Shebna, nommé par le roi Ézéchias préfet du temple ou préfet de la maison royale, vraisemblablement les deux, et qui délaissait le service divin ; mais sur l'ordre de Dieu, Isaïe lui annonce sa destitution et son remplacement par Elyaqim qui sera fidèle au service divin et qui figure le Messie prêtre et roi (voir Is 22,15-16 au 21e

Ordinaire A). Il y eut aussi, et plus clairement après l'Exil, rivalité entre Zorobabel, de descendance royale, et Josué, de descendance sacerdotale, au temps d'Aggée et de Zacharie, parce que chacun voulait diriger le peuple à lui seul. Cette confusion de la royauté, du sacerdoce et du prophétisme, et la subordination de l'un à l'autre sont aussi un danger et furent un fait dans l'Église. Paul dut réagir énergiquement contre les judaïsants qui se prétendaient apôtres pour entraîner les Corinthiens à les suivre. Il y eut aussi Alexandre, Diotréphis et les hérétiques parmi lesquels Nicolas prosélyte, l'un des sept diacres. L'histoire de l'Église en signale également.

Il y a bien des fonctions dans l'Église, découlant du caractère sacerdotal, prophétique et royal de tout baptisé ; il importe de bien connaître et respecter ces trois aspects, pour ne pas les confondre et les subordonner, et ainsi créer des divisions dans l'Église, divisions supplémentaires à celles innombrables qui existent aujourd'hui.

2) <u>La fidélité au Dieu des prophètes</u> (v. 14-15)

– v. 14 : « Je n'étais pas prophète » : Amos répond à Amasias en révélant ce qu'est le vrai prophétisme. En celui-ci le prophète est choisi directement par Dieu et à tout âge (p. ex. Moïse, Samuel, Isaïe). Et Amos n'était même pas « fils des prophètes ». Il était « bouvier », gardien d'un troupeau de bovidés, et aussi « pinceur de sycomore ». Le sycomore est semblable au figuier et au mûrier, mais son fruit, qui pousse en plusieurs grappes sur le tronc, mûrit difficilement, et c'est pourquoi, au temps de la récolte, on les pique pour qu'ils mûrissent vite. D'où, l'expression « Je piquais les sycomores ». Amos veut donc dire à Amasias qu'il n'était qu'un homme ordinaire avant que le Seigneur ne l'appelle, et qu'il ne s'est pas fait prophète lui-même, ni n'a été fait prophète par un autre homme, fût-il le roi ou le prêtre. Il dit donc qu'Amasias ignore le sens du prophétisme authentique ; un homme du peuple peut faire ce qu'il veut, et pourrait donc renoncer à un prophétisme reçu des hommes et qu'il aurait exercé. Mais Amasias se trompe, en pensant qu'Amos pourrait « s'enfuir » comme il le disait (v. 12).

– v. 15 : « Mais le Seigneur m'a saisi, quand j'étais derrière le troupeau », litt. « Et le Seigneur m'a accepté de derrière le menu-bétail » : on voit que le verbe « לָקַח, accepter » (LXX : ἀναλαμβάνω, prendre avec soi, assumer) implique l'accord de celui que Dieu choisit comme prophète, ce qui est dit expressément en Is 6,8 et que par « menu-bétail », Amos a exagéré en se disant « בּוֹקֵר, bouvier » (hapax biblique) comme dans les (Néo)Vulgates (armentarius) et non comme dans la Septante qui a « αἰπόλος, pâtre, chevrier » (dans ces deux versions-ci le mot est aussi un hapax). Amos dit maintenant, d'une façon positive, ce qu'est le vrai prophète : celui que Dieu choisit, sans qu'il l'ait désiré ou qu'il y ait même songé. Il est donc venu à Bethel, parce que le Seigneur lui a dit : « Va, prophétise pour mon peuple Israël ». En disant cela, Amos fait comprendre quatre choses :

a) Le vrai prophète est seulement au service du Seigneur, et personne n'a le droit de le destituer.
b) Le royaume du nord, schismatique et hérétique, et le royaume du sud, gardant intact la Loi, sont ensemble le peuple du Seigneur.
c) Le prophétisme en Juda vaut aussi pour le royaume de Samarie qui est ainsi appelé à revenir au Seigneur.
d) Celui qui rejette le prophète du Seigneur rejette le Seigneur lui-même.

– v. 16-17 (omis) disent : Puisqu'Amasias a rejeté Amos, celui-ci, de la part du Seigneur, lui annonce son rejet et sa mort.

La réponse d'Amos est courageuse, car il risquait sa vie, Jéroboam ayant entendu d'Amos l'annonce de la destruction de son royaume (Am 7,9). Mais la peur ne l'empêche pas d'être fidèle, de parler, d'éclairer, de menacer, de faire connaître ce que Dieu lui a ordonné de dire. Il ne semble pas qu'il ait quitté le royaume du nord, car il continuera à prophétiser, et sa prophétie sera plus accablante et incisive.

Conclusion

Dieu sait que le royaume du nord ne l'écoutera pas. Pourtant il continuera d'avertir, de menacer, d'attendre inlassablement, d'envoyer ses prophètes. Quand il enverra finalement son Fils unique, personne ne pourra dire qu'il a manqué de patience, qu'il n'a pas assez temporisé, que son peuple manquait de préparation, et donc qu'Israël avait quelque excuse quand il rejettera Jésus et son Salut. Cette patience de Dieu tient à deux faits : sa Promesse faite à Abraham et confiée à Israël, et l'absence du Verbe incarné, le Rédempteur. Cette patience révèle la fidélité de Dieu, fidélité à ses promesses et, infiniment élevée, fidélité à lui-même. Même quand les hommes rejettent ses paroles, même quand ils refusent son Fils, Dieu ne se renie pas, il fait tout pour réaliser fidèlement son Plan du Salut. C'est pourquoi le prophète, choisi spécialement pour continuer à révéler la fidélité de Dieu, épouse la volonté divine, imite la fidélité du Seigneur, bien qu'il sache que lui, comme les autres prophètes, ne sera pas bien accueilli. Jésus, le Prophète par excellence, sera fidèle à sa mission et à la volonté de son Père ; comme nous l'avons vu dimanche dernier, il ira dans sa patrie, en sachant qu'il échouera et qu'il accentuera l'hostilité de son peuple à son égard. Nous avons donc, comme prophète, à vivre cette même fidélité.

Ce texte nous montre la vertu de fidélité. Elle découle d'abord de la vertu théologale de foi en tant qu'adhésion constante à la Révélation de Dieu, mais elle désigne aussi la vertu morale d'attachement à la volonté du Seigneur, de persévérance et d'obéissance, sans défaillance et malgré les difficultés et les échecs. Cette vertu qui est importante pour le prophète choisi incidemment par Dieu est aussi importante pour tout chrétien, car il participe au prophétisme de l'Église du Christ. Or ce don fait lors du baptême oblige à ne pas falsifier la Parole de Dieu reçue de l'Église, ce qui arrive facilement dans les persécutions, par respect humain, par crainte de perdre des parents ou des amis. Pour y parvenir, la vertu de fidélité doit trouver son appui et son encouragement dans la considération de la fidélité de Dieu, de Jésus en sa vie terrestre, dans la vie des saints. Puisque Dieu, même lorsqu'il châtie, écarte ou abandonne, manifeste encore, comme toujours, sa fidèle volonté d'accomplir son Plan du Salut, le baptisé n'a pas à juger si telle ou telle personne, qui s'éloigne de lui à cause de la parole de Dieu dite fidèlement et la heurtant, sera sauvée ou non. Le Juge est le Seigneur, le prophète se soumet à l'avance au jugement de Dieu.

Épître : Éphésiens 1,3-14

I. Contexte

L'Épître aux Éphésiens sera vue presqu'exclusivement durant cette Année B, et cela jusqu'au 21e Ordinaire B ; nous avons déjà vu deux autres passages : au 4e de Carême A, et au 4e de Carême B. Cette Épître ressemble beaucoup à celle aux Colossiens, mais avec un regard plus insistant sur le mystère de l'Église, reflet du Mystère du Christ. Paul y combat particulièrement l'engouement des chrétiens pour la gnose grecque, qui se prétend supérieure à la connaissance du Christ Jésus Seigneur, et qui voit dans celui-ci un des éons des dieux cosmiques. Paul va donc combattre cette erreur grossière par l'exposé de l'unique grandeur du Christ, montrer que l'Église révèle la divinité du Christ et doit lui amener toute l'humanité, dénoncer l'immoralité païenne dont se désintéresse la doctrine gnostique, et insister sur la nécessaire conformité des chrétiens au Christ, leur Tête.

Après l'adresse, nous avons dans notre texte un exposé grandiose du mystère du Salut. Paul y déploie le Plan de Salut du Père, accompli par le Christ Jésus, et actualisé par le Saint-Esprit. Tout cela est dit en une seule phrase que le Lectionnaire a divisée à sa façon pour la rendre compréhensible, mais en procédant ainsi il en déforce l'agencement et l'unité. Le texte comprend trois parties conjointes, dont la dernière est double, l'une concernant les juifs, l'autre au sujet des païens, mais cette dualité peut aussi être vue d'autres façons, comme nous le verrons.

II. Texte

1) Déroulement du Plan salutaire de Dieu (v. 3-6)

– v. 3 : « Béni soit Dieu, le Père de N.S.J.C. », puis, mieux traduit : « Celui qui nous a bénis en toute bénédiction spirituelle dans les (ch.) célestes ». La bénédiction signifie et est faite par Dieu ou par l'homme : Dieu bénit, c.-à-d. donne une part de son Esprit vivificateur à l'homme pour qu'il se développe selon et jusqu'à sa destinée ; et l'homme bénit Dieu, c.-à-d. rapporte à Dieu sa personne vivifiée selon la volonté divine par le Saint-Esprit. Il y a aussi la bénédiction entre hommes : c'est le cas du père qui bénit ses enfants, le père représentant alors Dieu ; on a de même la bénédiction de Jacob à ses fils (Gn 49,28) et celle de Moïse aux douze et treize tribus (Dt 33,1) ; quant à tout Israël, il y a Joseph qui a la primauté de la bénédiction qu'il transmet à ses deux fils, Éphraïm et Manassé.

Paul commence par dire : « Béni soit le Dieu et Père de N.S.J.C. », car c'est de lui que tout vient et à lui que tout doit retourner, et que comme « Père », il est l'origine et la fin de tout, même de son Fils unique dans la Sainte Trinité, et, dès lors, de toutes ses créatures. L'Apôtre va donc attribuer au Père le Plan du Salut qu'il va exposer. Il dit alors : « Lui qui nous a bénis », et il parle de « nous », parce que c'est avec l'Église que le Père a réussi son Plan de Salut, et pas encore avec les autres hommes. La réussite de ce Plan divin est le fruit de la bénédiction du Père dans le don de sa vie divine par le Saint-Esprit, afin que nous soyons comme son Fils incarné, des fils adoptifs, bien-aimés et semblables à lui.

« En toute bénédiction spirituelle dans les cieux en Christ » : c'est un résumé de toutes les grâces dont Dieu le Père a gratifié les chrétiens pour leur Salut et pour sa gloire. Ces grâces et dons de bénédiction sont « spirituels », c.-à-d. de l'ordre du Saint-Esprit, tant parce qu'ils viennent du Saint-Esprit, que parce qu'ils font vivre le chrétien selon l'Esprit et le rendent conforme au Christ ressuscité qui est l'Esprit (2 Cor 3,17). Ils ne sont pas de l'ordre charnel et terrestre, sinon ils disparaîtraient avec l'anéantissement du charnel et du terrestre déchus. L'homme n'a pas été créé pour la terre et finalement la mort, mais pour vivre éternellement chez Dieu et en Dieu. D'où, Paul ajoute « Dans les cieux », litt. « Dans les choses surcélestes » (ἐπουρανίοις). Voir le sens de cette expression au 4e de Carême B, p. 6-7 ; elle indique que le céleste est déjà descendu sur la terre et que l'homme est déjà, effectivement ou virtuellement, dans le céleste. L'expression, dite ici à propos des bénédictions divines, signifie que ces bénédictions sont de l'ordre du Ciel et nous sont données anticipativement pour arriver au Ciel. Et elles nous viennent « dans le Christ », car c'est en lui qu'est réalisé le Plan de Dieu et que nous bénéficions du Salut de Dieu.

– v. 4 : « En lui », c.-à-d. dans le Christ, « il nous a choisis » ou « élus » : Après avoir parlé de l'Auteur des bénédictions et de la valeur du Plan du Salut, Paul commence à en exposer leur contenu. « Choisir ou élire » (ἐκλέγομαι) fait allusion à l'Élection d'Israël. Or, dans le Plan de Dieu, l'Élection que Dieu avait en vue n'était pas celle d'Israël, car celle-ci servait de préparation et de relai, mais était l'Élection de l'Église

du Christ et donc de « nous » comme il dit, et cela « Avant la création du monde » : cette Élection de l'Église précède donc et surplombe celle d'Israël, elle est primordiale et céleste, destinée à tous les hommes en Christ Jésus.
Trois choses sont ici soulignées :

a) « Nous » et non tous les hommes. Pourquoi ? Parce que c'est nous qui avons été choisis, parce que cette Élection est celle de l'Église du Christ, à laquelle tous les hommes sont appelés mais dont la majorité des hommes ne bénéficie pas encore. Cela veut dire que cette Élection primordiale et universelle ne peut être comprise que de la façon dont elle s'est réalisée en nous, les chrétiens.
b) « Avant la création du monde » : Avant de créer, Dieu pensait déjà à nous, les chrétiens, il voulait d'abord nous choisir de préférence à beaucoup d'autres, à savoir les païens qui l'ignorent encore, et les juifs qui s'accrochent toujours à leur Élection préparatoire. Par conséquent, le Plan de Dieu dépasse l'histoire humaine : il commence dans le Ciel, en Dieu, et ceux qui en bénéficient sont déjà présents, d'une façon mystérieuse, en Dieu, avant la fondation du monde.
c) « En lui », c.-à-d. en Jésus Christ : c'est par la foi et l'union au Christ que nous bénéficions de cette Élection décidée de toute éternité.

« Pour que nous soyons saints ... » : Cette Élection est faite en vue d'un but : être saints et irréprochables devant Dieu, car Dieu veut que nous soyons comme son Fils Jésus Christ et comme lui-même, comme il l'avait déjà demandé à Israël (Lv 19,2) et qui le demande toujours (1 Pi 1,15-16) et dès maintenant parce qu'au Ciel nous serons dans la sainteté de Dieu. Il s'ensuit que le but de cette Élection nous est donné anticipativement « dans l'amour-ἀγάπη » qui est la charité. D'abord, en ce qui concerne son existence, la charité seule demeurera au Ciel et, par conséquent, en la recevant maintenant, nous sommes capables d'y parvenir (à la sainteté), puisque la grâce du Saint-Esprit nous apporte cette charité qui est en Dieu (Rm 5,5) ; ensuite, à propos des vertus morales que supposent la sainteté et l'impeccabilité demandées, la charité en est la vie et le couronnement (1 Cor 13,3-7). Et c'est « sous son regard » ou « devant lui » que nous devons être irréprochables et saints : nous sommes les élus de Dieu pour être parfaits devant lui, et non pour nous estimer supérieurs aux autres.

– v. 5 : « Il nous a d'avance destinés à devenir des fils pour lui », litt. « Nous déterminant-d'avance à l'adoption-filiale » : Paul précise ce qu'il vient de dire, à savoir : l'amour de Dieu nous rend capables d'être de ses élus saints et irréprochables. C'est en décidant de nous transformer que Dieu nous a choisis. Si cet amour de Dieu pour nous était seulement du sentiment, nous ne serions pas changés. Mais cet amour divin est effectif par l'action du Saint-Esprit qui nous le donne, si bien que nous pouvons aimer Dieu comme Dieu s'aime, et cette effectuation de cet amour divin nous transforme en fils adoptifs du Père. Par l'adoption filiale, nous ne sommes pas des enfants de Dieu comme les païens, ni comme les juifs ou Israël dont Dieu avait fait l'aîné des nations. Car le véritable fils de Dieu est son Fils unique, et le véritable aîné des nations est l'Église du Christ, grâce à laquelle nous sommes devenus participants de la nature divine du Fils monogène. Cette adoption filiale, Dieu « l'a déterminée à l'avance » comme l'Élection, et donc avant la création du monde. Et la cause ultime de cette adoption filiale, extraordinaire, impensable par l'esprit humain, indépendante de nos mérites et démérites, et étrangère à toute logique humaine, est uniquement « la seule bienveillance (ou plutôt « le bon-plaisir ») de sa volonté » : Il vient d'être dit que Dieu avait décidé de nous adopter pour lui, avant que nous existions ; ceci nous est donc connu ; mais pourquoi il a voulu cela, personne ne peut le savoir.

– v. 6 : « A la louange de sa gloire, de cette grâce dont ... », mais littéralement Paul fait dépendre la gloire de la grâce : « A la louange de gloire de sa grâce ». Il veut dire que la

grâce donnée par Dieu est remplie de sa propre gloire, qu'elle a la puissance de nous imprégner de la gloire divine et de nous permettre de glorifier Dieu. De cette grâce divine et glorieuse « Dieu nous a comblés », litt. « Dieu nous a gratifiés », nous en a fait gratuitement et gracieusement le don. C'est pourquoi Paul ne dit pas « en Jésus Christ » mais « en son Fils bien-aimé », qui insiste sur celui en qui le Père met son bon-plaisir, et qui effectue le Plan du Salut par le Saint-Esprit.

2) Exécution du Plan salvifique de Dieu (v. 7-10)

– v. 7 : « Qui nous obtient par son sang la rédemption » : ceci ne fait pas partie de l'exposé du Plan du Salut que nous venons d'examiner et où il n'était pas question du péché, mais seulement de la nécessité d'une vie sainte et irréprochable. Dans son existence initialement révélée, le Plan du Salut ne parlait évidemment pas du péché. Assurément Dieu a prévu le péché, mais depuis qu'il fut commis par Adam, tout le monde et donc Paul lient le péché à ce Plan qui peut être dit « Plan du Salut ». Aussi Paul va-t-il maintenant parler du péché, dans l'exécution de ce Plan du Salut qu'il envisage comme un bien pour « nous ». Remarquons en effet que, si le Lectionnaire considère le Rédempteur des chrétiens, puisqu'il traduit « qui nous obtient la rédemption », le texte original « En qui nous avons la rédemption à travers son sang » considère les chrétiens rachetés par le Rédempteur.

« Le pardon de nos fautes », [« la rémission des fautes »] puisque nous étions pécheurs comme tous les hommes, offensions Dieu, et avions besoin de son pardon, le péché empêchant la réalisation en nous du Plan du Salut. Or, parce que nous étions son bien, Dieu nous a rachetés par son Fils bien-aimé, et parce que celui-ci a détruit le péché par sa Croix, nous avons trouvé en lui le pardon de nos fautes. « Elle est inépuisable, la grâce » : cette traduction du Lectionnaire commence une phrase séparée de ce qui précède, mais littéralement on a « selon la richesse de sa grâce », relié directement au « pardon des fautes » qui précède. La Rédemption s'accomplit, en déployant la grâce dans toute sa richesse, et nous fait ainsi mieux comprendre le Plan du Salut. Le péché n'est pas seulement une faute morale, il est d'abord une faute théologale, qui obscurcit la connaissance de Dieu, conduit à l'ignorance de sa volonté, apporte un faux sens à son Plan du Salut. Dans son pardon, Dieu dévoile son action salvatrice que Paul va développer dans les versets qui suivent.

– v. 8 : « Par laquelle Dieu nous a remplis de sagesse ». Mais c'est davantage littéralement : « qu'il a fait surabonder pour nous en toute sagesse » : Il ne s'agit pas de nous remplir par la grâce, mais de la grâce surabondante pour nous, ce qui veut dire que cette grâce est immense et sans limite, riche démesurément de tous les dons spirituels, inépuisable et disposée à donner sans cesse ce qu'on veut y puiser. Et la grâce se donne « en toute sagesse et intelligence », c.-à-d. en discernant précautionneusement et à propos ce qu'il convient de donner. Ici, il s'agit de la sagesse et de l'intelligence que Dieu a de son Plan, et qu'il nous communique raisonnablement, pour que nous le comprenions comme lui.

– v. 9 : « En nous dévoilant le mystère de sa volonté », litt. « En nous faisant connaître le mystère de sa volonté » : Personne ne connaissait donc ce mystère, et pour cause : il n'avait été prédit qu'en figure à Moïse et aux Prophètes qui, dans leurs écrits, le disaient d'une façon incompréhensible pour les fils d'Israël (Rm 16,25-26). Mais maintenant Dieu le fait connaître « selon son bon-plaisir » (ou « dans sa bienveillance », placé par le Lectionnaire au v. 10), comme « il prévoyait » ou « se proposait » de le montrer présent « en lui », c.-à-d. « dans le Christ ». Pour faciliter la compréhension de ce v. 9, on pourrait en donner le sens suivant : Dans le Christ se

manifeste la bienveillance ou le bon-plaisir de Dieu qui nous fait connaitre le mystère de sa volonté, inconnu jusqu'ici.

– v. 10 : Avant d'exposer le contenu de ce mystère de la volonté divine, Paul précise que cette révélation du mystère qui est dans le Christ, Dieu se l'est proposé « pour le moment où les temps seraient accomplis », traduction libre de « pour l'économie de la plénitude des moments ». Il est vain de nous demander pourquoi Dieu a envoyé son Fils à tel moment de l'histoire et non à un autre moment. Nous savons seulement que ce devait être dans l'histoire d'Israël préparatoire au temps de l'Église encore en mission, parce que Dieu l'avait dit, figurativement et à contrecoup, par tous les prophètes ; le reste est le secret de Dieu. De toute façon, les Éphésiens et nous, nous sommes dans la plénitude des temps.

« Il projetait de » est un ajout du Lectionnaire reprenant le « il prévoyait » du v. 9. « Saisir l'univers entier ..., en réunissant tout sous un seul chef, le Christ », traduction en forme de commentaire de « Se récapituler toutes-choses dans le Christ » : Nous avons là le contenu du mystère de la volonté divine : réunir dans le Christ tout le céleste et tout le terrestre, le céleste étant la Sainte Trinité, les anges, la Jérusalem céleste, les bénédictions spirituelles de la grâce, la Béatitude éternelle, le Royaume comme héritage, et le terrestre étant la Création et ses innombrables êtres, les hommes de tous les temps, les Nations, Israël, l'Église pécheresse, les enfers. En un mot, c'est le Christ étant et contenant le tout de Dieu et le tout de l'homme. Ainsi, manifestant son bon-plaisir par pure grâce, sans mérite de l'homme, sans être obligé par quelques circonstances et nécessités humaines, et au moment décidé subitement et à l'insu de tous d'envoyer son Fils unique, Dieu a renfermé en Jésus, Christ et Seigneur, tout le Plan de Salut qu'il voulait.

Le « nous » du v. 9 désigne spécialement les Apôtres qui ont connu le mystère de la volonté divine, et qui ont reçu la plénitude de la sagesse et de l'intelligence pour le communiquer. Mais c'est aussi les chrétiens, en dépendance de l'Église des Apôtres.

3) Communication du Plan du Salut de Dieu (v. 11-14)

Nous pouvons considérer le Plan du Salut dans la pensée de Dieu aux v. 11-12 (première partie), avec sa réalisation commencée aux v. 13-14 (deuxième partie). Mais si, nous considérons le « nous » de la première partie, et le « vous » de la deuxième, plusieurs interprétations sont possibles :

1/ Le « nous » pourrait désigner les judéo-chrétiens, et le « vous », les pagano-chrétiens qui sont les plus nombreux dans l'Église des Éphésiens. Cependant, si le « nous » désigne les judéo-chrétiens, Paul ne dit presque rien de leur origine, Israël et sa destinée auxquels il attachait beaucoup d'importance, alors que, si le « vous » désigne les pagano-chrétiens, il dit beaucoup de choses, peut-être parce qu'il est en train d'instruire les Éphésiens.

2/ Ne serait-il pas préférable de voir dans le « nous » les Apôtres, et dans le « vous » tous les Éphésiens, judéo- et pagano-chrétiens, puisque Paul donne le même enseignement ecclésial que les Apôtres ?

3/ Jean Chrysostome dit que « nous » et « vous » désignent les mêmes personnes, c.-à-d. tous les chrétiens d'Éphèse, mais aussi, comme il le fait toujours, l'Église de tous les temps et donc l'Église d'aujourd'hui. Le « nous » désigne alors les chrétiens qui sont en retard dans la doctrine, et donc comme les juifs, et le « vous » désigne les chrétiens qui sont plus avancés que ceux-là.

4/ Jérôme voit dans le « nous » les Apôtres et les judéo-chrétiens, et dans le « vous » les pagano-chrétiens.

5/ Thomas d'Aquin attribue le « nous », comme depuis le v. 7, aux Apôtres seuls, et le

« vous » aux seuls Éphésiens.

6/ Quant aux exégètes modernes et le Lectionnaire, ils voient les juifs convertis et croyant au Christ dans le « nous », et les païens adhérant au Christ par la repentance et la foi dans le « vous ».

Il est donc difficile de déterminer lequel de ces six avis est le bon. Pour simplifier, je vais mettre dans le « nous » Israël, les Apôtres et les judéo-chrétiens, et dans le « vous » l'Église et les pagano- et judéo-chrétiens face aux Apôtres à qui Paul rappelle comment ils ont pris part effectivement au Plan du Salut.

a) Le Plan de Dieu communiqué aux Apôtres issus d'Israël (v. 11-12)

– v. 11 : « En lui (= le Christ) Dieu nous a d'avance destinés à devenir son peuple » : Le « devenir son peuple » est de trop. Le lectionnaire a voulu préciser le « nous », en y voyant l'Église, le nouveau peuple de Dieu. Le texte original dit : « En qui nous avons été pris en lot (ou par le sort) » : c'est une autre façon de dire : « Nous avons été choisis ». Celui qui fut d'abord choisi est Israël, mais comme Israël a rejeté le Christ, dès la Pentecôte les Apôtres et les judéo-chrétiens et donc aussi toute l'Église ont obtenu de Dieu l'Élection. « Car lui (= Dieu), qui réalise tout ce qu'il a décidé, il a voulu », litt. « (nous) déterminés-d'avance selon la proposition de celui (= Dieu) qui opère tout selon la décision de sa volonté » : Paul redit que l'Élection dépend de Dieu seul. Qu'est-ce que Dieu a voulu par cette Élection ? C'est dit selon les deux traductions : « que ... », et « pour que ... ».

– v. 12 : « Que nous soyons ceux qui ont-d'avance-espéré dans le Christ » : Paul avait dit plus haut (v. 5) que Dieu « avait-déterminé-d'avance » notre adoption filiale ; maintenant, après avoir dit que Dieu « a déterminé-d'avance » de tout opérer ou réaliser selon sa volonté (v. 11), il dit que Dieu voulait qu'il y ait des gens qui « ont-d'avance-espéré dans le Christ ». Ces gens furent d'abord les fils d'Israël qui ont espéré dans le Messie, mais, vu leur volonté d'avoir un autre Messie que Jésus, ce sont les membres de l'Église que Dieu a voulu de toute éternité, en leur inspirant l'espérance du Christ Jésus. Comme l'adoption filiale et le choix du nouveau peuple de Dieu, l'espérance mise dans le Christ est un don de Dieu avant d'être une adhésion de l'homme. Dieu avait donc prévu, savait d'avance qu'Israël fausserait cette espérance, et que l'Église la vivrait. Cette espérance dans le Christ avait pour but « La louange de sa gloire », comme au v. 6, mais, alors que là il s'agissait de la gloire de sa grâce, ici il s'agit de la gloire de Dieu. Ceci est une des causes du refus des juifs : comme Jésus l'avait dit, les juifs cherchaient leur propre gloire et non la gloire de Dieu (Jn 5,44).

b) Le Plan de Dieu accueilli par L'Église des Apôtres (v. 13-14)

– v. 13 : « Dans le Christ, vous aussi, qui avez entendu » : Puisque les Éphésiens, judéo- et pagano-chrétiens ont accepté le mystère du Salut prêché par les Apôtres, Paul peut dire comment ce mystère s'est déjà réalisé. C'est donc de cette façon-là que Dieu l'avait prévu et déterminé d'avance dans son Plan ;

1/ D'abord « En écoutant la parole de la vérité, l'Évangile de votre Salut » : L'Évangile est appelé « la parole de la vérité ». La vérité désigne le Dieu révélé en tant qu'il cherche à affermir l'homme par le don de lui-même. L'Évangile – que l'on traduit aujourd'hui par « Bonne Nouvelle » et qu'il serait préférable de traduire par « Bel Annonce » ou « Beau Message », car « Bonne Nouvelle » indique une bonne chose en elle-même, tandis que « Bel annonce » indique une chose vraiment bénéfique que si elle est vécue – l'Évangile donc n'est pas d'abord ce que l'homme trouve bon pour lui-même ; dans ce cas l'homme pourrait choisir dans les paroles évangéliques celles qui lui plairaient et négligerait les autres.

L'Évangile est d'abord ce que Dieu, par son Fils et le Saint-Esprit, dit et fait, pour que l'homme devienne semblable au Christ, et donc rien n'y est superflu. C'est en se conformant à la totalité de l'Évangile que le chrétien devient peu à peu un homme équilibré, solide, bienfaisant et glorifiant Dieu, comme Jésus l'a été, c.-à-d. un chrétien vrai vivant du Salut ; d'où, la précision de Paul : « L'Évangile de votre Salut ».

2/ Ensuite « En croyant » : La foi dit évidemment plus que l'écoute, mais elle vient par l'écoute de la Révélation dite par les prédicateurs (Rm 10,14), et demande à celui qui y adhère d'y conformer ses pensées, ses paroles et ses actes, et avec une fidélité persévérante. La foi, qui en hébreu signifie aussi vérité, est l'aspect subjectif, la vérité étant l'aspect objectif ; le grec traduit l'hébreu par ces deux termes, comme on le voit dans le Nouveau Testament.

3/ Et puis « Vous avez reçu la marque de l'Esprit Saint », litt. « Vous avez été scellés (= marqués du sceau) de l'Esprit Saint », c.-à-d. imprégnés de la vie divine donnée par le Saint-Esprit. Et celui-ci est « l'Esprit que Dieu avait promis », litt. « L'Esprit Saint de la promesse ». C'est dire que le Salut n'est autre que celui annoncé à Israël et d'abord à Abraham, assimilé à Jésus, Christ et Seigneur, contenu dans l'Évangile, et communiqué par le Saint-Esprit à l'Église.

– v. 14 : L'Esprit, « c'est la première avance qu'il nous a faite sur l'héritage », litt. « qui est le gage de notre héritage ». Le gage est un acompte qui garantit de recevoir la totalité dans l'avenir. Paul révèle ici que l'Église est en marche vers la Parousie du Seigneur, nous introduisant dans la Béatitude éternelle en Dieu, qui sera notre héritage. Mais comme il dit que « le Saint-Esprit est le gage de notre héritage », il indique que la Béatitude éternelle est le Saint-Esprit qui se donne et nous est donné pleinement. En attendant, que fait en nous ce gage divin ? Il nous garantit et nous révèle que « Nous prendrons possession de cet héritage au jour de la délivrance finale », traduction légère et assez différente de « Pour la rédemption du peuple-épargné » de la colère de la justice divine au Jugement dernier. La Rédemption obtenue par le sang du Christ (v. 7) atteindra sa perfection dans le Ciel, bienfait dont les élus rendus parfaits rendront gloire à Dieu éternellement. Et toute cette activité du Saint-Esprit dans notre fidélité à sa volonté est faite « à la louange de sa gloire » (dite pour la troisième fois) : elle concerne la destination voulue par le gage de l'Esprit. Ainsi le Saint-Esprit, envoyé par le Père et le Seigneur ressuscité, intervient de plusieurs façons dans les croyants : il est le sceau, la promesse, le sanctificateur qui les divinisent ; il est le gage, le garant, l'héritage anticipé du Ciel où Dieu sera tout en tous ; il œuvre à leur rédemption pour qu'ils soient totalement à Dieu dans la Béatitude éternelle ; et il fait tout cela en eux à la louange de la gloire de Dieu.

Conclusion

Cette grande fresque du Plan de Dieu montre combien Dieu est fidèle à sa Promesse du Salut de l'humanité et d'abord de l'Église, nouveau peuple de Dieu, et que le mobile de cette fidélité de Dieu est sa volonté. Il a été fidèle à ses promesses faites à Adam et à Noé, à Abraham et à Israël, à Moïse et aux Prophètes : rien ne l'obligeait à agir en faveur des hommes et de leur destinée, sauf sa mystérieuse volonté seule. Mais avant sa fidélité à l'égard des hommes, il a été fidèle à lui-même, puisque cette volonté existait avant la Création du monde. De même que les termes de « Dieu et du Christ » traverse tout notre texte, le terme « volonté divine » est le seul qui se trouve dans ses trois parties. De ce fait, à la question que l'on pose souvent : « Pourquoi Dieu a-t-il créé le monde ? » ou « A cause de quoi, pour lui-même, Dieu a-t-il envoyé son Fils ? » et à tout autre question, on ne peut que répondre : « Parce que Dieu l'a voulu ». Le Plan de Dieu existait donc en Dieu avant sa révélation et sa réalisation, et Dieu a décidé de l'accomplir totalement dans le Christ pour toutes ses créatures, quoi qu'il puisse arriver, montrant ainsi que

sa fidélité n'est pas tributaire des évènements et n'a connu ni diminution ni retard. La fidélité de Dieu à lui-même lui a coûté cher dans l'exécution de son Plan du Salut jusqu'à mettre en branle tout son Être divin, puisque, dans son Fils Jésus Christ et avec leur Esprit commun, il a été jusqu'à mourir et se donner pour faire de nous ses fils adoptifs.

En écho à cette volonté fidèle de Dieu, manifestée par le Christ, il y a dans tout le texte le « nous » adressé par Paul aux Éphésiens. Ce « nous » est entièrement bénéficiaire de cette fidélité divine et du Plan du Salut, au point que Dieu veut nous faire devenir ce qu'il est, notamment être fidèles envers lui, comme il l'est envers nous. Outre les attitudes nommées ici par Paul : être saint et irréprochable dans l'amour, l'écoute de l'Évangile et la foi, chaque don de Dieu demande à ses fils adoptifs la fidélité à faire fructifier ce don. A voir tout ce que Dieu nous demande, il y a de quoi être effrayé. Pourtant le texte n'y fait aucune allusion. Pourquoi ? Parce que les dons de Dieu sont si grands, si forts et si efficaces qu'ils nous rendent capables d'être fidèles. Quand on se regarde soi-même, rien n'est possible, mais quand on regarde Dieu, tout est possible. De nouveau, c'est en nous imprégnant de la fidélité de Dieu que notre fidélité s'allume et se déploie.

Évangile : Marc 6,7-13

I. Contexte

C'est la suite de la visite de Jésus à sa patrie où il a été méprisé ; il avait alors parcouru les villages d'alentour en enseignant, malgré son échec qui annonce déjà ses autres échecs et sa mort. A cause de cela, il va maintenant préparer ses Douze Apôtres à être les chefs de sa future Église en les envoyant évangéliser tous ceux qu'ils rencontreront. Il leur a suffisamment expliqué les mystères du Royaume qui commence avec son Église, et il leur a montré suffisamment quelle était sa mission, pour qu'il puisse la leur confier.

Jésus les envoie avec des prescriptions et des attitudes à prendre qui leur sont destinées, et nous verrons que les Apôtres vont pleinement réussir. Que faut-il voir dans cette réussite des Douze ? Est-ce le fait que Jésus leur a facilité la tâche, en les faisant se rendre aux endroits où il est déjà passé avec eux ? Ou bien le fait que, parce que lui, le moindre des leurs, se montrait prophète, la dure opposition de ses seuls concitoyens de Nazareth ne se produirait plus ailleurs ? Ou encore le fait avant-coureur que sa future Église réussira sa mission à cause du futur refus d'Israël ? Peut-être. En tout cas, Marc montrera que les Apôtres feront leur mission exactement comme Jésus la fait. Comme, dans sa brièveté, notre texte est assez circonstancié, nous saurons aussi comment Jésus accomplissait sa mission, et comment l'Église aura à la prolonger. Ce petit texte sera divisé en trois parties.

II. Texte

1) Le comportement de l'envoyé (v. 7-9)

– v. 7 : « Jésus appelle ou invite les Douze » : Il les a déjà appelés ainsi, mais c'était pour les choisir comme Apôtres (Mc 3,13-16). Il les invite de nouveau pour confirmer leur mission, les en rendre responsables, et lui rendre compte du résultat de leur travaux apostoliques. Et comme c'est de Jésus qu'ils sont les Apôtres, trois choses doivent être ajoutées au triple aspect du mandat qu'il leur a donné : d'abord l'Apôtre n'est pas tout le temps en activité, mais seulement quand il en reçoit l'ordre ; ensuite la mission dont l'Apôtre est investi est celle de Jésus et non la sienne propre ; enfin Jésus garantit de son aide divine son Apôtre.

« Et pour la première fois », litt. « Et il commença » ce qui souligne davantage la continuité. C'est la première fois que les Douze vont être livrés à eux-mêmes, fait qui

annonce que la mission de l'Église se fera après la Résurrection de Jésus. « Il les envoie deux par deux et non chacun seul. Pourquoi deux par deux ? Nous avons déjà vu que pour son entrée messianique et pour la préparation du repas de sa Pâque, Jésus envoyait deux disciples. Voyons-en quelques significations à la lumière d'Eccli 42,24-25. Le nombre « deux » est celui du créé selon l'Alliance : nous le trouvons en Gn 1 avec le terme de « créer » qui a pour dérivé « Alliance » en hébreu. Il indique la complémentarité, le développement, le contrôle mutuel, la rivalité. Quand on est seul dans une activité, on est dans un état déficient, mais être deux permet à chacun de déployer sa personnalité, et aide à réaliser une œuvre commune avec bonheur.

Comme « tout va par deux » (Eccli 33,15), bien des choses y sont impliquées ; pour la mission des Douze, en voici quelques-unes :

a) En elle-même et par rapport à son but, la mission est fortement marquée du nombre « deux » : elle est une œuvre toujours inachevée et à continuer jusqu'à la fin du monde en vue d'un but qui n'est pas de ce monde, la vie éternelle du Ciel, et elle est remplie par les Apôtres pour la conversion et la foi de ceux qui ignorent ou refusent Jésus Christ. Le fait que les Apôtres soient deux pour ce travail rappelle constamment, d'une part leur relation au monde, et d'autre part leur tension vers un même but. On voit souvent, spécialement dans les Actes des Apôtres qui traite de la mission de l'Église – alors que dans son Évangile Luc traite de la mission de Jésus – que les Apôtres sont deux dans leur action : d'abord le livre est divisé en deux parties, l'une consacrée à la mission de Pierre surtout pour les juifs, et l'autre consacrée à la mission de Paul surtout chez les païens ; et ensuite les noms de deux Apôtres agissant ensemble : Pierre et Jean, Pierre et les Onze, Paul et Barnabé (appelé aussi Apôtre), les Douze et Barnabé, Paul et ses divers collaborateurs. Ceci est corroboré par l'emploi de deux termes qui ont le même sens : « apostolat » (ἀποστολή) rarement utilisé (11 fois dans l'Ancien Testament, 4 fois dans le Nouveau) [1], et le double terme « envoyer » (ἀποστέλλω) et « l'envoyé » (ἀπόστολος) que la Bible préfère employer. Nous voyons aussi que la mission n'est pas un état de vie que l'on embrasse comme le sacerdoce ou le mariage ou la virginité, mais une fonction valable surtout pour les chefs de l'Église et confiée à chaque Évêque, comme il y a la mission de Jésus et la mission des Apôtres, ainsi que celle du Fils et celle du Saint-Esprit, tous deux « envoyés » par le Père. Enfin l'envoi implique celui qui est envoyé, mais aussi celui qui envoie et à qui l'envoyé doit rendre compte de ce qu'il a fait. La mission est donc bien marquée par le nombre « deux », et n'est pas à confondre avec l'activisme, ce besoin charnel d'agir.

b) La mission est une activité qui nécessite la complémentarité. Car chacun des deux envoyés a sa façon personnelle de parler et d'entreprendre. Par l'intervention de l'autre, le message à dire est précisé, complété, renforcé. Et puis, dans l'évangélisation de l'un, l'autre qui se tait peut mieux comprendre les réactions, les objections ou les hésitations de leurs auditeurs.

c) Le fait d'être deux rend crédible le message aux yeux des auditeurs, comme on le voit au jugement d'un coupable au milieu de l'assemblée, où deux témoins sinon trois sont exigés. Quand l'un des envoyés confirme ce que dit son compagnon, le message a plus de force et de valeur : non seulement les gens constatent que l'Évangile est cru par plusieurs, mais ils sont convaincus que chaque envoyé ne parle pas en son nom ni pour son profit personnel. De plus, devant deux personnes les gens sont moins portés, dans leur refus éventuel, à réagir violemment.

[1] Ἀποστολή, envoi, apostolat : Dt 22,7 ; 1 R 4,34 ; Es 9,51.54 ; 1 M 2,18 ; 2 M 3,2 ; Ps 78(77),49 ; Ec 8,8 ; Ct 4,13 ; Jr 32(39),36 ; Ba 2,25 ; Ac 1,25 ; Rm 1,5 ; 1 Cor 9,2 ; Ga 2,8. Le thème complet nécessite naturellement de traiter aussi le verbe ἀποστέλλω (environ 780 x).

d) La mission est une besogne fatigante, mais l'un des deux envoyés peut relayer l'autre qui se décourage, ou bien à eux deux, ils peuvent se partager ce qu'ils ont à faire. Comme le dit Ec 4,9-10 : « Mieux vaut vivre à deux que seul, car ainsi le travail profite bien ; en cas de chute, l'un relève l'autre, mais tant pis pour l'isolé qui tombe, sans personne pour le relever ». Devant les difficultés ou les hostilités, chacun peut rappeler leur devoir commun à l'autre qui voudrait abandonner la mission ; à deux ils peuvent se stimuler et s'épauler.

e) La mission exige la charité de chacun des deux envoyés, puisque le propre du commandement de Jésus est l'amour fraternel (Jn 13,35). Cette charité n'est pas seulement une attitude vertueuse morale, elle serait trop courte ; c'est une charité supérieure qui admet les divergences de pensée et d'action justes des personnes, c'est la vertu théologale, la charité du Christ, dont les deux envoyés doivent être porteurs l'un pour l'autre, et qui détermine l'exercice de leur mission. Il ne s'agit pas de leur entente possible, il s'agit avant tout de la charité que Jésus a eu pour chacun de ses disciples (Jn 13,34). Comment, dès lors, annoncer cette charité à ceux qui l'ignorent, si les deux ne la vivent pas entre eux ?

« Il leur donnait pouvoir sur les esprits mauvais », litt. « Et il leur donnait autorité (ἐξουσία) sur les esprits impurs » : C'est sa propre autorité divine que Jésus donne à ses Apôtres, car ils doivent chasser les démons qui sont plus forts que les hommes affaiblis par le péché d'Adam. Satan, en effet, règne dans le monde, et le premier but de l'activité de Jésus, envoyé par le Père et oint du Saint-Esprit, est de vaincre Satan, pour rendre les hommes réceptifs aux dons de Dieu (Ac 10,38).

– v. 8 : « Et il leur prescrivit » : Les prescriptions de Jésus, que nous verrons indiquées, visent à disposer les Douze à le laisser agir à travers eux. Elles se ramènent toutes à la pauvreté, les unes étant négatives, les autres positives. Jésus commence par une négative en vue d'une positive : « Ne rien emporter pour le chemin, si ce n'est un bâton seulement ». Le bâton symbolise beaucoup de choses, notamment pour ici : l'état de pérégrination en vue d'un but bien connu ; les Apôtres sont de passage ici-bas, comme Jésus qui va au Père, et doivent donc exercer leur mission dans cet état de pérégrinants qui savent le but de leur démarche : annoncer le Royaume de Dieu. Ensuite, le bâton est le signe de l'autorité pastorale : les Apôtres ont à rassembler et à instruire, à guider et à mettre d'accord les membres du troupeau qu'ils auront constitué. Mais pour garantir à leurs auditeurs le sens divin de l'Évangile et de leur pastorat, Jésus détaille la prescription négative « Ne rien emporter » qu'il leur a dite : « Pas de pain, pas de besace, pas de pièces de monnaie dans leur ceinture ». Les Apôtres doivent être totalement démunis de biens propres, pour pouvoir s'adonner entièrement à leur tâche éminente, pour que seul le contenu de l'Évangile puisse convaincre ceux qui les écoutent, et pour que ceux-ci leur procurent ce dont ils ont physiquement et matériellement besoin et qui est appelé, dans l'Église, « le denier du culte » (1 Cor 9,7-14).

– v. 9 : « Chaussez-vous de sandales » : prescription positive. Dans sa propre maison, on ne met pas de sandales parce qu'on la possède, mais au-dehors il faut en mettre par respect d'autrui. Mais ici Jésus ordonne de « se chausser de sandales » parce que tout lui appartient et que les Apôtres peuvent en disposer pour lui. Porter des sandales symbolise par conséquent le droit des Apôtres de faire de tous les convertis à la foi la possession du Christ et de l'Église, et signifie aussi la précaution à prendre pour ne pas se laisser contaminer par l'esprit du monde. Puis vient une prescription négative : « Ne prenez pas de tunique de rechange » : cette traduction donne le sens, car on ne porte pas deux tuniques sur soi, mais en fait une prescription uniquement négative, alors que litt. on a : « Ne vous vêtez pas de deux tuniques », qui est une prescription

négative à double sens. En effet, Jésus ne dit pas « n'ayez pas » mais « ne vous vêtez pas », ce qui suppose qu'on puisse porter les deux, et qui se comprend par le sens de la tunique. Alors que « le vêtement » (ἱμάτιον) exprime la fonction, « la tunique » (χιτών) exprime la personnalité. Les Apôtres ne peuvent pas avoir deux personnalités : celle du chrétien et celle du mondain, se comporter en chrétien avec les chrétiens et se comporter en athée avec les athées. Ils ne peuvent donc pas agir ou parler avec duplicité. Dans leur mission comme dans leur vie, ils doivent être des disciples de Jésus.

Telles sont les prescriptions que Jésus donne ici à ses Apôtres, mais qui valent en tout temps pour ceux qu'il continue d'envoyer.

2) <u>L'activité de l'envoyé</u> (v. 10-11)

– v. 10 : « Quand vous avez trouvé l'hospitalité » qui dit moins que le texte littéral « Là où vous entrerez » : L'hospitalité trouvée indique la satisfaction déjà obtenue de l'envoyé qui avait besoin d'être accueilli et logé, tandis que l'entrée chez des gens accueillants est à faire dans le but de les faire profiter d'un bien qu'ils ignorent mais voudraient connaître. C'est parce qu'on y a vu une hospitalité qu'on s'est demandé (ou, qu'on a eu recours à la coutume orientale à la venue d'un étranger) ce que signifie la suite : « Restez-y jusqu'à votre départ ». Mais « entrer » (εἰσέρχομαι), qui indique une intrusion [2] des deux envoyés dans la vie des gens qui voulaient les accueillir, fait comprendre qu'ils ont à demeurer le temps qu'il faudra pour mener à bien leur tâche de les instruire, de les initier à la vie de l'Évangile, de leur donner les biens du Royaume de Dieu, et alors seulement de s'en aller ailleurs. Et comme « la maisonnée » (οἰκία) insiste davantage sur les personnes que « la maison » (οἶκος), elle peut désigner un groupe de gens présents et accourus sur la place publique du village, comme les termes « lieu » (τόπος) (v. 11) et « nombreux » (πολύς) (v. 13) le suggèrent.

– v. 11 : « Lorsqu'une localité refuse de vous accueillir et de vous écouter » : Nous voyons par ceci que « Entrer dans une maisonnée » signifie bien la volonté des gens d'être instruits de l'Évangile, prêché sur la place publique ou dans les rues. Quand l'accueil et l'écoute sont refusés, les Apôtres doivent s'en aller et aller ailleurs, et ils doivent le faire non sans laisser aux gens la responsabilité de l'échec de leur mission par le geste de « secouer la poussière de vos pieds ». Cette expression, en effet, signifie trois choses :

a) Les Apôtres doivent dire à ces récalcitrants que l'échec de leur mission n'est pas une perte pour eux-mêmes mais pour ceux-là qui refusent leur propre Salut ;
b) le mal qu'ils se sont donné pour être à la portée des gens, les Apôtres le leur laissent comme signe du refus qu'ils ont manifesté ;
c) à ceux qui affirment s'en tenir à leur propre façon de penser et d'agir, les Apôtres sont tenus de dire qu'ils n'ont plus à s'occuper d'eux et qu'ils les laissent à leur décision ou à leur perdition.

C'est pourquoi Jésus ajoute : « Ce sera pour eux un témoignage », c.-à-d. que l'échec de la mission, le refus de l'Évangile et la réaction obstinée serviront, aux yeux de ces gens-là, de témoignage pour leur montrer que le Royaume de Dieu s'est quand même approché d'eux et qu'ils ont à s'accuser eux-mêmes de n'en pas bénéficier.

Ces recommandations tout à l'avantage des Apôtres ont pour but d'amener ceux-ci à ne pas se vanter d'une réussite ni à se plaindre d'un échec, mais à se soucier seulement de bien exécuter la mission dont ils ont à rendre compte à Jésus. Un texte semblable au nôtre est Ac 19,8-10.

[2] La préposition « εἰς » signifie « vers avec l'intention d'y entrer ».

3) <u>La réussite de l'envoyé</u> (v. 12-13)

– v. 12 : « Ils partirent et proclamèrent qu'il fallait se convertir », litt. « Et sortant, ils prêchèrent, afin qu'ils se repentent » : « Sortir » (ἐξέρχομαι), c'est à la fois quitter un lieu ou une personne en emportant ce qu'on vient de vivre, et abandonner sa façon de penser au profit de ce qu'on vient d'apprendre. La mission implique évidemment la prédication, mais Marc la signale ici pour dire qu'elle attend la réponse du repentir. Le péché, en effet, empêche de comprendre et de recevoir les bienfaits du Royaume de Dieu. Un autre motif est sous-entendu au verset suivant.

– v. 13 : « Ils chassaient beaucoup de démons » : C'est aussi après la prédication des Apôtres que le règne des démons est brisé, comme Marc l'avait signalé à propos du don de son autorité (ἐξουσία) que Jésus leur avait fait (v. 7). Car la parole de Dieu est nécessaire pour l'efficacité de leur autorité sur les démons, et pour les exorcismes dans l'Église. « Et ils oignaient d'huile de nombreux infirmes, et les soignaient (ou : assainissaient) » (θεραπεύω) : c'est le deuxième fruit efficace de la parole de Dieu prêchée. Le signalement des soins et des guérisons se comprend, puisque Jésus les faisait volontiers. Mais celui des onctions d'huile est propre à Marc. Il est probable que Jésus l'ait dit à ses Apôtres et le faisait lui-même. L'onction faite aux infirmes nous rappelle le sacrement des malades dans l'Église, signalé en Jc 5,14.

  Il y a un lien entre les expulsions des démons et les guérisons des infirmes, car dans la Bible les maladies, y compris les possessions diaboliques, sont les conséquences du péché. Les malades voient donc dans leurs guérisons le signe du pardon de Dieu (Mc 2,1-12), et les Apôtres y voient l'efficacité de l'autorité que Jésus leur a donnée.

<u>Conclusion</u>

C'est apparemment la première fois que les Apôtres sont envoyés par Jésus, puisque les autres évangélistes le disent aussi, et que Marc écrit : « Il commença à les envoyer ». Selon ce sens, nous voyons de nouveau que les évangélistes n'ont pas voulu tout dire (Jn 21,25), mais ont rapporté l'essentiel, et de plus, que notre texte est l'exemple de la future mission de l'Église, qui prendra fin à la Parousie du Seigneur, et qui doit être faite en prolongement et à l'imitation de la mission de Jésus. Comme Jésus est envoyé par le Père qui lui donne son autorité, les Apôtres sont envoyés par Jésus leur donnant son autorité. Nous avons là deux dualités, et deux envois identiques, puisque Jésus est envoyé et envoie. On trouve encore dans la vie terrestre de Jésus d'autres dualités : non seulement le Père et le Fils, mais aussi Jésus et le Saint-Esprit, car nous y voyons le Saint-Esprit guider et pousser Jésus à agir, et Jésus dépendre du Saint-Esprit pour ses activités et pour le progrès de sa mission, dont il doit rendre compte à son Père. Ces dualités se répercutent dans le « deux par deux » demandé par Jésus aux Douze qu'il envoie. Outre donc le sens de ce « deux par deux » qui a été expliqué, nous pouvons ajouter à toutes ces dualités celle des Apôtres envoyés en mission, la mettre en liaison avec elles, et ainsi éclairer et encourager la mission de l'Église. Et puis, achevons ce tableau en évoquant la réussite de l'activité des Apôtres, qui ne leur a été possible que par l'observance des consignes de Jésus : la pauvreté, l'évangélisation de tout le monde, la façon de se comporter envers ceux qui acceptent et ceux qui refusent, garder la sérénité, demeurer le temps qu'il faut ou s'en aller en secouant la poussière de leurs pieds en témoignage du Salut manqué, prêcher la pénitence, guérir les démoniaques et les malades. Une angoissante dualité se présente encore à notre esprit et se présentera après la Pentecôte aux Apôtres de l'Église : Jésus échoue auprès de ses compatriotes, et les Apôtres réussissent auprès de ceux qui lui sont étrangers.

Comme Jésus est fidèle à la mission donnée par son Père, les Apôtres le sont à celle que Jésus leur a confiée. On ne les voit pas enthousiastes comme ceux qui sont heureux d'avoir pu

déployer efficacement leurs compétences, ni anxieux comme ceux qui se demandent s'ils vont réussir, mais ils sont uniquement attentifs à remplir fidèlement leur mission, tant dans son sens que dans son exécution. Après la Pentecôte, les Apôtres ont repris cette mission avec le même soin, et avec une lumière et une énergie accrues par le Saint-Esprit, car celui-ci leur rappelait tout ce que Jésus leur avait dit, et les guidait vers la vérité tout entière. Ainsi étaient-ils deux dans leur mission, comme nous l'avons vu : Pierre et Jean, Pierre et les Onze, Paul et Barnabé, Barnabé et Marc, Paul et Silas ou Onésime, Paul et Timothée ou Tite, Paul et ses collaborateurs dont Epaphras et Aristarque, et même Paul et ses informateurs, etc. Et comme comportements identiques à ceux de notre texte, il y a les guérisons, la prédication, et devant ceux qui s'opposent, le geste de secouer la poussière de leurs pieds (Ac 13,51) ; mais comme notre texte évoque un état d'esprit, les textes parlant de leur mission montrent les Apôtres agissant selon cet état d'esprit, sans signaler toujours l'exécution matérielle des prescriptions de Jésus. La fidélité à la mission consiste donc en ceci : l'attachement dans la foi à Jésus, Christ et Seigneur, qui envoie ; l'exercice de l'autorité reçue de Jésus ; la confiance en son aide en toutes circonstances ; l'exécution dans la pauvreté, la sérénité et faite au nom de Jésus ; l'annonce de la pénitence nécessaire ; la désolidarisation d'avec ceux qui refusent ; le don des biens du Christ et de son Royaume à ceux qui acceptent.